



Paulo Faria | *En route pour traire les vaches à six heures du matin* | Landes (France), août 2020

UNE SOUPIÈRE ÉBRÉCHÉE

Paulo Faria

Traduction de Ange-Marie Firminhac-Dupouy et Yvon Dupouy

La soupière était au-dessus du buffet du salon, où nous avons parlé cet après-midi-là, mais je ne l'avais pas remarquée jusqu'à ce qu'Annie me la fasse contempler au moment où je m'étais déjà levé pour partir et m'explique son origine. Une soupière ancienne, grande, élégante, couleur café au lait, avec des teintes de lait et de café mélangées à parts égales, entremêlées de

fleurs. Des anses ébréchées. Cela ressemblait à un canot battu par les intempéries.

Le mari d'Annie est un rapatrié d'Algérie, un *pied-noir*. Il s'appelle Jean-Claude. Annie, elle, est de là. Elle est née dans ce village des Landes, en France. C'est sa maison familiale, transmise de génération en génération. Une famille aisée de propriétaires terriens ruraux. Qui respire une richesse austère. « Je suis née dans la chambre au-dessus de cette pièce », m'a-t-elle dit, en désignant le plafond « dans le lit où nous dormons maintenant, moi et mon mari. »

J'étais allé chez eux pour connaître l'histoire de Jean-Claude, une histoire du retour des Français en métropole. Son grand-père paternel était originaire d'Alicante, il travaillait la journée dans les champs. Il était arrivé en Algérie en 1917. Il avait fait venir ses parents, ses frères. Son grand-père maternel était également d'origine espagnole. Lui était arrivé en Algérie avec sa famille à la fin du XIXème siècle. C'était un artisan, il fabriquait des matelas. Jean-Claude l'a vu coudre, rapiécer les housses, fouiner plusieurs fois dans la laine, le bras enfoncé jusqu'à l'épaule dans une housse de matelas. Deux lignées de pauvreté, migrants, fuyant la faim, la pauvreté, qui ont trouvé en Algérie une terre de soulagement, après des années interminables à errer dans le désert, des générations et des générations nourrissant un rêve, attendant le moment où leur cœur et leur estomac leur ont dit : « C'est ici. » Les parents de Jean-Claude s'y sont rencontrés. Ils s'aimèrent, entremêlèrent ces deux généalogies ibériques, montèrent un petit échelon dans l'échelle sociale. Sa mère était couturière, reprisait des chaussettes. Son père était secrétaire dans les services administratifs de la Légion Étrangère. Ils vivaient à Sidi Bel Abbès, le centre névralgique de la Légion. C'est là que Jean-Claude est né. Il est revenu en France en 1962, à l'âge de vingt ans, l'année où la vague du million de *pieds-noirs* a fui l'Algérie.

Jean-Claude m'a dit que pour lui, pour ses parents, pour ses grands-parents, l'Algérie c'était la France. Il y avait la France métropolitaine et il y avait l'Outre-mer, mais tout était la France. « Lorsque nous voyagions à Marseille, pour rendre visite à mon oncle ou aller à un camp d'été, nous

n'avons jamais dit : " Allons en France ". Nous disions : " Allons en métropole. " »

Ils revendiquaient ainsi, peut-être sans s'en rendre compte, la possession de cette terre africaine accaparée. Ils n'ont pas réalisé que la même terre, le même endroit, ne peut pas être la terre promise des uns et le lieu d'exclusion des autres. Les rêves de quelques-uns, construits aux dépens du bonheur de la majorité, sont des rêves d'un terme défini.

J'ai demandé à Jean-Claude comment lui et ses parents appelaient les indigènes, quel mot ils utilisaient pour les désigner. Plus tard, en repensant à la façon dont j'ai formulé cette question, j'ai eu du mal à me rappeler le terme exact que j'ai utilisé. Ai-je vraiment dit « les indigènes » ? Ai-je parlé « d'indigène » ?

Jean-Claude lui-même, comme ses parents, était originaire d'Algérie. Ils étaient autochtones. Certains mots font obstacle et refusent de nous laisser passer. Ils ne nous facilitent pas la vie. Il se mit à réfléchir. Il avait de très grands yeux, magnifiés par les verres épais de ses lunettes, des bras fins d'insecte laborieux.

— Laissez-moi voir si je me souviens... Peut-être que nous disions " les Arabes ". On ne disait pas " les Algériens ", certainement pas. Nous ne disions pas " musulmans ". Ça y est, on disait " les Arabes ". Il y avait " les Arabes " et " les Européens ". Oui, parce qu'il y avait le " quartier arabe ", je m'en souviens maintenant.

Les deux groupes vivaient séparés, ne se mélangeaient pas, ne se fréquentaient pas. Jean-Claude a vécu avec ses parents dans un quartier de la ville, peuplé environ de quatre-vingts familles en tout. Une seule d'entre elles était arabe, la famille d'un commissaire de police. Plus loin, pas très loin, mais en dehors de ce quartier, habitaient les Arabes. Jean-Claude se souvient avoir entendu des cris de joie toute une nuit, de la musique venant du bas de la colline. C'étaient des noces, inévitablement des mariés arabes. Il n'y a pas eu de mariages mixtes. Les femmes arabes remontaient la rue à l'aube, elles venaient nettoyer les maisons des Européens. Certaines avec un voile, d'autres avec le visage découvert. Elles nettoyaient également la maison du commissaire de police arabe. Les muezzins appelaient de loin. «

Arabes » et « Européens » vivaient côte à côte sans se connaître, presque sans se voir. Ils étaient réduits à des stéréotypes les uns pour les autres. C'est peut-être ça que Jean-Claude a essayé de me dire quand je lui ai demandé ensuite s'il y avait du racisme en Algérie. Il a hésité, puis il répondit que oui, il y en avait un peu, mais il s'empressa d'émettre une réserve :

— Il y avait du racisme des deux côtés. Le racisme n'existe pas dans un seul sens.

Il y eut un silence, il ne voulait pas développer l'idée. Moi non plus. Par courtoisie, je ne lui ai pas dit que ces deux sentiments, qu'il appelait deux racismes, n'étaient peut-être pas équivalents. Regarder de haut en bas et regarder de bas en haut ne sont jamais la même chose. Il y a des gestes confortables et il y a des gestes douloureux. Quelques minutes en regardant d'en bas suffisent à nous faire un mal insupportable à la nuque. Et Orwell a écrit que lorsque nous ressentons une douleur physique, tous nos désirs et toutes nos aspirations se réduisent à une seule : y mettre fin, de quelque manière que ce soit.

Jean-Claude a préféré me parler des attentats. A la fin de la guerre, en 1961 et 1962, il y avait à Sidi Bel Abbès des attaques constantes des fellaghas et de l'OAS [1]. Contrairement à ce qui s'était passé jusque-là, le statut du quartier général de la Légion Etrangère cessa d'équivaloir dans la ville à une forme de sauf-conduit pour échapper à une violence effrénée. Un dimanche matin, ils ont lancé une grenade dans un café. Les clients se sont enfuis dans la rue. Sur le trottoir d'en face se trouvait un fellagha avec une mitrailleuse, qui a ouvert le feu. Puis il s'est enfui, l'arme au poing. Le père de Jean-Claude passait en voiture dans une rue voisine. Il a vu un homme se précipiter au milieu de la route, un Arabe. Il a freiné fort, manquant de peu de l'écraser. Abasourdi, il remarqua que l'homme courait avec une mitrailleuse à la main. Il s'est rendu compte plus tard que c'était le fellagha en fuite. « Si j'avais accéléré », son père disait toujours cela quand il racontait cette histoire, « j'aurais renversé le gars. Rien n'aurait été perdu. » Celui-là, le fellagha, n'était pas un homme de chair et de sang, il n'était pas son égal. C'était une figure, une image éphémère, une silhouette, arme à la

main. C'était la fin de la terre promise. C'était la peste biblique qui descend des cieux pour chasser les élus.

Jean-Claude s'est plaint que, dans la métropole, il y avait un grand préjugé contre les *pieds-noirs*. Une sorte d'envie, l'irritation de quelqu'un qui se sent privé d'une place à la table d'une grande fête imaginaire. « Les gens ici pensaient qu'en Algérie, tous les colons blancs étaient riches. Il y avait là-bas de riches colons, c'est vrai, mais ils étaient très peu nombreux. Propriétaires de vignobles, d'orangeraias. Tous, ceux-là, ont sauvé leur fortune bien avant 1962. Nous étions des gens aisés, c'est tout. » La mère de Jean-Claude est arrivée en France avec ses frères, encore enfants, début juin 62. Le père arrangeait le retour du fils aîné dans un avion militaire, au milieu du mois, et il est resté en Algérie encore quelques semaines, essayant d'expédier en métropole tout ce qu'il pouvait, sauver les meubles, les appareils électroménagers. Il a envoyé la voiture sur un navire de transport de troupes, après avoir rempli le coffre avec les jouets des frères de Jean-Claude, et s'est embarqué pour Marseille. Fin juillet, père et fils sont allés de Marseille à Port-Vendres, port proche de la frontière espagnole, récupérer la voiture. En ouvrant le coffre, ils l'ont trouvé complètement vide. Les manutentionnaires français, au déchargement, s'étaient servis. Après tout, les *pieds-noirs* étaient tous riches, cela ne faisait aucun doute pour eux.

J'ai demandé à Jean-Claude s'il était retourné en Algérie, à Sidi Bel Abbès, pour montrer à sa femme et ses enfants la terre où il est né. Il m'a dit que non. Un de ses amis y était revenu et l'avait ensuite appelé, en pleurs. Annie est venue à sa rescousse : « Il était parti à la recherche de ce qu'il avait laissé là-bas. C'était mauvais. » Et Jean-Claude a rajouté : « Si tu y vas maintenant, ce serait comme visiter un pays étranger. »

— Annie ne connaît donc pas l'Afrique, commentai-je pour terminer cette partie de la conversation.

Mais si, Annie est allée en Afrique plus tard. En 1992, alors qu'il effectuait son service militaire, leur fils a été affecté à Bamako, au Mali, et ils sont allés lui rendre visite. Ils ont aimé le Mali, les Maliens, ils ont rapporté des aventures à raconter. Annie a eu des ennuis, des Maliens inconnus lui ont sauvé la vie.

— Ils lui ont sauvé la vie ? J'ai demandé.

Elle ne se fit pas prier et raconta son histoire. Annie avait un œil de verre, qui ne suivait pas les mouvements oculaires de l'œil sain, semblait se déplacer au ralenti, se fixait longtemps sur chaque objet puis tournait lentement en orbite à la recherche du prochain objet. La caserne de leur fils à Bamako était à deux cents mètres du stade national. Il y a eu un match de Coupe des Nations Africaines, Mali contre Egypte. Le fils a obtenu des billets pour lui-même, son père et sa sœur. Il pensait que sa mère s'ennuierait au football. Ils l'ont laissée à la caserne. Au bout d'une demi-heure, fatiguée de regarder les murs et entendant le grondement de la foule à deux pas, elle décida de partir. Le stade n'avait des tribunes que sur trois côtés du terrain de jeu. Sur la quatrième face il y avait une colline, où une foule sans billet regardait le match. Annie est allée parmi ces personnes, s'est assise par terre pour regarder la rencontre. Elle me dit qu'elle avait toujours été très aventureuse. Et que, à cette époque, elle n'avait pas encore été opérée d'un cancer et avait les deux yeux en bonne santé.

A la pause, la foule dévala la colline en masse, essayant d'envahir le stade. La police anti-émeute tira des grenades lacrymogènes, des balles en caoutchouc. Deux Maliens aux larges épaules, deux frères, se précipitèrent vers elle au milieu du tumulte et lui dirent : « Maman, viens avec nous ! » Ils l'ont prise dans les bras, l'ont emmenée dans un coin abrité. Annie est très petite, très fragile, il n'a pas dû être difficile de la porter. Quand Jean-Claude, son fils et sa fille sont revenus à la caserne et ne l'ont pas trouvée, ils ont eu peur. Ils sont allés la chercher, l'ont trouvée sur une place, au-dessus du piédestal d'une statue, criant : « Vive le Mali ! » au milieu d'un cortège de voitures couvertes de grappes de gens, dans un concert de klaxons. Le Mali avait gagné le match, tout s'était terminé en fête. Les frères maliens ont tenu à les recevoir dans leur maison, pour les présenter à leur père et à leur mère. Ils ont tenu à mettre en avant devant leur vrai papa et maman ces « papa » et « maman » conventionnels à la peau blanche. On leur a offert de l'eau, ils l'ont bue en hésitant. Jean-Claude a passé la nuit à vomir, il ne servait à rien d'être autochtone en terres africaines. Annie, elle, se sentit bien. Dans la langue du colonisateur, tout blanc était le père d'un

malien, toute blanche en était la mère. Les noirs étaient tous des enfants adoptés de n'importe quel blanc.

Au Mali, ils ont remarqué l'évidence de la misère. La même misère qui, en Algérie, échappait aux yeux de Jean-Claude, aux yeux de ses parents et grands-parents. C'est peut-être plus facile de se sentir gêné par la misère lointaine et exotique, la misère des gens que l'on voit fugitivement et que nous ne reverrons plus, les misérables dont la pauvreté a, avec notre richesse, une relation de cause à effet indirecte, obscure, difficile à tracer. Peut-être que les parents et grands-parents de Jean-Claude sentaient encore sur leur nuque le souffle de la misère de leurs ancêtres, les empêchant de s'apitoyer sur la misère des « Arabes ». Jean-Claude et Annie ont vu au Mali de l'essence frelatée vendue au bord de la route, en bouteilles plastique, des ordures, des égouts à ciel ouvert. Ils ont séjourné dans un logement de la caserne militaire partageant avec toutes les autres maisons un patio central. Dans la cour, dehors, il y avait une télévision devant laquelle, le soir, les noirs regardaient les épisodes de *Dallas*. Annie m'a dit :

— Nous avons vite compris qu'ils allaient commencer à arriver en Europe en masse.

Elle a ensuite ajouté : « À notre retour du Mali, des avions partaient de France tous les jours, emplis de Maliens illégaux, pour les rapatrier. Le ministre de l'Intérieur était Charles Pasqua. J'avais envie de dire : " Pasqua, monte dans un de ces avions et va voir comment ils vivent, pour comprendre pourquoi ils viennent ici. " » Mais à aucun moment Jean-Claude ou Annie n'ont comparé les deux exodes, celui des *pieds-noirs* et celui des Maliens. La vérité c'est que ce n'est peut-être pas la même chose, abandonner de force la terre promise ou partir à sa recherche. Il ne leur est pas venu non plus à l'esprit d'établir une autre analogie, celle bien plus évidente, entre l'expérience des grands-parents et arrière-grands-parents de Jean-Claude, traversant la Méditerranée du nord au sud, et celle des Africains qui la traversent désormais en sens inverse. Au contraire, le détail caricatural de la télévision dans la cour, avec les noirs assis devant l'écran, regardant *Dallas*, vibrant devant les ébats d'une bande d'abrutis et de filles aux gros seins en chapeaux de cow-boy et à l'air d'imbéciles, a enlevé de la dignité à la saga

maliennne. Jean-Claude et Annie m'ont expliqué que les noirs viennent en Occident à la recherche d'une fausse terre promise, séduits par le cliché. Ils m'ont dit que les noirs sont convaincus que l'Occident est, dans son ensemble, un long épisode de *Dallas*, auquel ils veulent participer en tant que protagonistes, ou, faute de mieux, en tant que figurants. Mais en fin de compte, ils ne sont que des parias menés par un Moïse d'opérette, un Moïse idiot, avec des bottes voyantes et un cure-dent dans la bouche, assis au volant d'une énorme limousine blanche, une paire de cornes de bœuf ornant la calandre. Quand tu pars comme ça à la recherche du rêve, il ne pleut pas de manne du ciel, même la mer Rouge n'est pas ouverte : la défaite est garantie.

C'est alors, quand je me suis levé, qu'Annie m'a montré la soupière sur le dessus du buffet.

« Vous voyez cette soupière ? — m'a-t-elle dit. — Pendant la Seconde Guerre mondiale, la ligne de démarcation entre la zone occupée par les Allemands et la zone libre passait au fond, à une centaine de mètres de notre maison. — Et, se retournant sur sa chaise, elle montra la fenêtre. La nuit était tombée pendant que nous parlions, la fenêtre était maintenant un carré noir. — Ma mère avait un sauf-conduit pour aller en zone franche acheter du pain. Il y avait une boulangerie en zone occupée et une autre en zone libre. Cette maison était côté occupé, mais ma mère était cliente du boulanger de la zone franche, au bout de la route, à cinq minutes d'ici.

J'ai regardé la soupière, je l'ai trouvée délicate et élégante. C'était dommage d'avoir l'anse ébréchée. Comme Annie, petite et délicate, avec ce grand œil gauche, tournant dans l'orbite au ralenti.

« Il y avait beaucoup de Juifs par ici qui essayaient de passer du côté libre. Ils venaient par la route, passaient devant notre maison, s'approchaient du corps de garde sur la pointe des pieds, pour voir s'il y avait la sentinelle allemande. Il y avait presque toujours un soldat allemand de garde. Ils étaient obligés de faire demi-tour et restaient sur la route, ne sachant que faire. Ma mère sortait, les appelait, les menait par des raccourcis, à travers les champs de notre famille, elle les aidait à traverser.

Sans leur faire payer un centime. À la fin de la guerre, un juif a envoyé cette soupière en cadeau à ma mère, en guise de remerciement.

Jean-Claude lui a alors demandé si elle voulait qu'il enlève la soupière du haut du placard pour que je puisse mieux la voir et elle a dit oui. La soupière qui est apparue devant moi était vieille, on pouvait voir qu'elle avait traversé bien des désagréments. Il n'y avait pas que l'anse qui était ébréchée, la base présentait aussi des cicatrices délabrées, des coups profonds. L'émail était recouvert d'une toile d'araignée délicatement craquelée. C'était probablement un héritage familial.

« Mais laissez-moi vous dire quelque chose », continua Annie en tirant tendrement la soupière vers elle et la couvrant de ses mains, peut-être pour m'empêcher de la toucher, peut-être par crainte d'un geste insouciant de ma part. « Il y avait des gens ici dans le village, dont je ne vous dirai pas les noms, et qui, d'ailleurs, sont déjà morts, qui ont fait de petites fortunes en extorquant de l'argent aux Juifs en fuite. L'un d'eux est devenu si riche que, dès la fin de la guerre, il a ouvert un café. »

Le village est petit, tout le monde se connaît. Annie savait que j'allais parler à d'autres habitants. Probablement, en me montrant la soupière, elle voulait anticiper les ragots. Dans ce même village, une autre personne, vétéran de la guerre d'Algérie, m'a confié que le père d'Annie, pendant la Seconde Guerre mondiale, avait occupé des postes dans l'administration locale qui impliquaient des contacts fréquents avec les Allemands. Et que, dans les petites bouches, rien que pour ça, beaucoup l'appelaient " collaborateur ". Mais ensuite il a dit que c'était il y a longtemps et que presque personne ne se souvenait de ces histoires.

[1] " Fellaghas " - combattants du Front de libération nationale, le mouvement nationaliste algérien qui a lutté pour la libération de l'Algérie du joug colonial français.

Organisation de l'OEA Armée Secrète / Organisation Armée Secrète -
Organisation clandestine française qui s'opposait à l'indépendance de l'Algérie.

